

autant qu'aucun autre peuple, sait allier l'activité à la force et au courage. D'ailleurs chaque page de notre histoire le proclame bien haut. Aujourd'hui encore, nos colons qui font fuir nos épaisses forêts devant eux, nos jeunes gens que le moindre signal du danger fait courir aux armes, sont des preuves non équivoques que ce peuple n'est nullement dégénéré et que son courage seconde encore la vigueur de son bras.

Maintenant, qui de nous pourra nier que nous possédons ou au moins que nous pouvons acquérir toutes les qualités qui peuvent faire de nous les premiers cultivateurs de la terre. D'ailleurs il devait en être ainsi, et la Divine Providence qui nous a tracé notre mission en gros caractères, ne pouvait manquer de nous pourvoir abondamment de tout ce qui convient à un pays agricole. En cet instant, je vous le demande, ne serait-ce pas manquer à nos destinées, être infidèles à notre glorieuse mission, si nous permettions aux étrangers de marcher plus longtemps à notre tête, si nous leur livrerions avec indifférence et même de gaieté de cœur, ces terres que nos pères ont défendues au prix de leur sang, ces champs qu'ils nous ont transmis tout arrosés de leurs sueurs? Oh! non, n'allons pas nous dépouiller d'un bien si précieux, ne permettons pas que le toit sous lequel se sont écoulés si agréablement nos premiers ans, et sous lequel encore, nos vieux parents ont tant de fois charmés nos loisirs par le récit de leurs labeurs, des dangers courus, des victoires remportées, passe à des étrangers qui méconnaîtraient les précieux souvenirs attachés à cette demeure. Disons-nous, au contraire: "Ce bien, je ne le possède que pour le fertiliser et le transmettre ensuite à mes enfants." Après tout, n'êtes-vous pas tenus d'admettre tout ce qui précède, puisque vous avez admis que nous pouvions faire, dans les mêmes circonstances, tout ce que d'autres ont fait. Ainsi en saine logique vous devez convenir que l'amélioration de nos terres est chose possible et facile.

A l'œuvre donc; donnons-nous la main, encourageons-nous mutuellement du geste et de la voix. Si nous avions encore l'ombre du doute, faisons une petite excursion où nos yeux seront juges et arbitres. Cette excursion nous prouvera encore que déjà plusieurs de nos concitoyens se sont placés sur la même ligne que les étrangers les plus habiles. Rendons-nous d'abord à St. Joachim, sur les fermes du Séminaire de Québec, visitons, examinons ces champs dans toutes leurs parties; après cet examen convenons, en toute franchise, qu'un sol soumis à une culture intelligente et raisonnée produit au-delà de toute attente. Revenons aux environs de Québec, visitons Beauport, la Carnadière, Charlesbourg, partout nous serons étonnés. Maintenant revenons à Ste. Anne, parcourons la ferme du Collège dans toute son étendue. Calculons les revenus actuels, comparons-les à ceux des années précédentes, la différence est étonnante! S'il vous reste l'ombre du doute, faites une seconde promenade; dirigez vos pas vers Montréal; voyez comme ses environs sont riches et prospères. Ne laissez pas ces charmants parages sans visiter le Collège de Ste. Thérèse et sa ferme, et rendez grâce aux directeurs de cette maison, de leur zèle à promouvoir les intérêts de l'agriculture. Nous assurons d'avance que revenus au sein de vos familles, vous ne pourrez taire votre surprise.

Vos exclamations se succéderont rapidement et vous terminerez votre récit en vous écriant: "Qu'elle est belle la vie des champs! qu'elle est riche la terre que nous traitons avec tant d'indifférence et de négligence, qu'elle paie avec abondance ceux qui savent l'exploiter! Et nous, en écoutant vos sentiments hautement exprimés, nous dirons tout bas: *Notre cause est gagnée!*"

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Ce qui fait espérer davantage que le désordre social qui agite aujourd'hui si violemment l'Italie touche à sa fin par une solution inévitable quelle qu'elle soit, c'est la conduite ferme et uniforme de l'épiscopat catholique. Les ministres du roi Emmanuel ont beau s'y prendre par la ruse ou la violence pour vaincre cette fermeté et cette uniformité chez les évêques du soi-disant royaume d'Italie, la phalange est trop bien serrée, elle a trop la conscience de ses devoirs pour y laisser pénétrer l'ennemi. Le dernier combat est donc à la veille d'être livré entre les défenseurs de la vérité et de la justice, contre les oppresseurs de l'une et de l'autre. A proportion gardée, il en est ainsi à l'égard de l'épiscopat français. Les ministres de Napoléon, partagés entre le Piémont, les droits de l'Eglise et les besoins de la dynastie régnante, trouvent dans les évêques français une digne insurmontable au sujet des droits de l'Eglise, si injustement compromis par la prétendue unité italienne. C'est pourquoi le personnel ministériel boude, en France comme à Turin, tout le corps épiscopal; lui faisant, au besoin, la petite guerre à coups d'épingle, pendant qu'à Turin on exile, on vexé en grand l'épiscopat italien. Dans l'un et l'autre pays, il y a, en ce moment, un point commun qui réunit les mauvaises intentions des deux gouvernements; c'est de s'apitoyer sur le sort du clergé secondaire aux dépens de l'influence des évêques qu'on voudrait du moins amoindrir si on ne peut les réduire. Ce soin particulier dont on fait mine d'en courir aujourd'hui le clergé des paroisses, n'est, bien entendu, qu'une ruse de plus, et toute de circonstance. On pouvait, avant ce jour, se prendre de pitié, ou de justice et de générosité en faveur du clergé secondaire. Mais l'occasion est belle. Les évêques sont intraitables, dit-on; ayons du moins pour nous, s'il est possible, le bas clergé. En relevant la condition de celui-ci et abaissant celle des évêques, la division entrera dans le camp sacré, et la digne infranchissable qu'a présentée jusqu'ici le corps épiscopal, aura enfin sa trouée, et nous passerons. Vain artificier qui comme tant d'autres depuis longtemps ne trompent plus que ceux qui veulent bien se laisser tromper. En France, encore plus qu'en Italie, le clergé de tout âge est, comme les évêques à la hauteur des circonstances il marche avec ses chefs à la défense de l'Eglise et de la société: sous le commun commandement de Pie IX, la gloire contemporaine la plus haute, la plus digne, la plus